Proposition de communication :

- La formation des parcs de la paix d'Afrique australe ou la création d'une frontière naturelle (Exemple du GLTFP)

Je suis actuellement doctorant en géo-histoire à l'université de La Réunion et affilié au laboratoire de recherche de l'O.I.E.S (Océan Indien : Espaces et Sociétés). Suite à l'obtention de mon master d'histoire en 2020 (mémoire de recherche disponible sur HAL) j'ai obtenu une allocation régionale de recherche de la Région Réunion en janvier 2021 (date de début de mon doctorat). Ma thèse, dirigée par la professeure en géographie Marie-Annick Lamy-Giner et codirigée par M. Fabrice Folio s'intitule « Géo-histoire du braconnage dans le Great Limpopo trans-frontier park : enjeux politico-spatiaux de protection et de gestion ». Mes recherches en cours concordent avec l'objectif de ce colloque dont la thématique principale est de réfléchir à la question environnementale d'un point de vue géographique et historique.

Nous proposons de faire une communication sur la particularité de la frontière mozambico-sud-africaine. Cette dyade est marquée, depuis 2001, par la mise en place d'une zone protégée de plus de 35 000km² : le Great Limpopo Trans Frontier Park. La formation de ce super-parc s'inscrit dans la logique d'une politique de mise en place de parcs de la paix à travers le continent africain.

Cette frontière, auparavant disputée et marginalisée, a été, grâce aux politiques environnementales, ancrée comme une frontière naturelle d'union entre les peuples. Est-ce que la mise en place du parc de la paix au dessus de cette frontière africaine engendre l'abolition des *limes*, héritage colonial européen ou renforce-t-elle au contraire l'emprise occidentale ?

La territorialisation de l'espace et des ressources de la zone protégée pour la formation du parc de la paix du Grand Limpopo soulève quelques interrogations. Qui sont les bénéficiaires de cette « Paix » proposée dans cet espace ? Celle-ci est-elle effective ? La création d'une « frontière naturelle » factice est-elle neutre de sens ? Quelles sont les raisons de la formation d'un tel parc de la paix et qui en sont les actuels bénéficiaires ?

Nous soumettons notre candidature pour une communication s'inscrivant dans l'axe 3 de ce colloque « Frontières et environnement : temps, espaces, méthodes ». Celui-ci s'intéressant aux obstacles et traits d'union environnementaux, il nous a semblé utile de proposer une étude qui concerne la dyade entre l'Afrique du Sud et le Mozambique. Notre communication s'intéressera à la notion ambiguë de « parc de la paix » et plus particulièrement aux bénéficiaires de cette paix apparente. A qui profite réellement l'instauration du GLTFP (est-ce un parc pour la faune ? les touristes ? les communautés ? ou bien un objet éminemment politiques ?) ?

Les sources utilisées pour cette communication sont multiples (majoritairement qualitatives). D'une part, les entretiens réalisés auprès des rangers des parcs permettront de percevoir leur vision du GLTFP. D'autre part, l'étude des articles de presse du journal *The Citizen* ainsi que l'analyse et la comparaison d'ouvrages à visée touristique (sur la période de temps s'étalant de 2001 à 2021) permettra de prendre conscience des enjeux et des conflits d'intérêts liés à ce parc. Enfin, l'analyse des photographies prises lors de mon travail de terrain permettront de croiser les différentes sources et de confirmer ou non les hypothèses.

Je joins à la présente une bibliographie indicative des principaux ouvrages qui m'ont été utiles dans l'avancement de cette thématique de recherche. Je reste à votre disposition pour toutes questions éventuelles.

Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes sincères salutations.

Léo Abgrall.

Bibliographie indicative :

- ANNEKE, Wendy, MASUBELELE, Mmoto, « A review of the impact of militarisation : the case of rhino poaching in Kruger National Park »(2016), in *Conservation and Society*, vol14, n°3, p.195-204.
- BELAIDI, Nadia, « Le Great Limpopo Transfrontier Park. Une gestion régionalisée de la biodiversité au service du développement ? », in *EchoGéo*, n°7, 2008.
- BELAIDI, Nadia, « La paix par la coopération environnementale, un nouveau modèle de conservation ? », in *Afrique contemporaine*, Vol n°257, n°1, p.129-143, 2016
- BERNARDINA, Sergio Dalla, *L'utopie de la nature: chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago, 1996.
- BLANC, Guillaume, *Une histoire environnementale de la nation: regards croisés sur les parcs nationaux du Canada, d'Éthiopie et de France*, Paris, Homme et société 48,2015.
- BRUNET-JAILLY, Emmanuel, *Border Disputes: A Global Encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2015.
- COQUERY-VILDROVITCH, Catherine, « Frontières africaines et mondialisation », *Histoire@Politique*, 2012/2 (n° 17), p. 149-164.
- DOOMAL, Nick, « Understanding site selection of illegal border crossings into a fenced protected area: a rational choice approach », in *Crime Science*, Vol 7, n°1, p.1-11, 2018.
- DUFFY, Rosaleen, *Nature Crime: How we're getting conservation Wrong*, New Haven, Yale University Press, 2017.
- FOUCHER, Michel, *Frontières d'Afrique Pour en finir avec un mythe*, Paris, CNRS edition, 2020.

- GUENANCIA, Pierre, CAMOS, Valérie, SYLVESTRE, Jean-Pierre, CEZILLY, Frank, *Homme et animal, la question des frontières*, Versailles, Quae, 2009.
- GUYOT, Sylvain, «Géopolitique des parcs (trans) frontaliers en Afrique Australe »(2006), in *Les Cahiers d'Outre-Mer*, vol.59, n°234, p.215-232.
- GUYOT, Sylvain, «Derrière l'écotourisme, le politique : conservation et discrimination territoriale en Afrique du Sud », in *Tiers monde*, Vol 45, n°178, p.341-363, 2004.
- HULME, David, WILLIAM, Adams, *Conservation and community. Changing narratives, policies and practices*, Manchester, University of Manchester, 2010.
- LASLAZ, Lionel, « Les espaces protégés : des territoires de conflits ? »(2011), in *Vox geographica*.
- ROZEN DIALLO, « Sortie(s) de guerre et conservation de la nature. Trajectoire d'un parc national au Mozambique », *Gouvernement et action publique*, 2019 VOL. 8, p. 97-118.
- SIERRA, Philippe, *Frontières*, Paris, Broché, 2020.

Defining the Boundaries of Nature: (Un)natural Borders of the Ladoga Skerries National Park

Aleksandr Osipov

In the late 1970s, the largest lake in Europe, Ladoga, found itself in an ecological disaster. Local residents, scientists and journalists wrote with anxiety about the main pollutants being dumped into the lake – pulp and paper mill waste, agricultural and livestock waste, and domestic sewage. However, the main threat to the Northern Ladoga landscapes was logging. The result of the long and acute discussion about the fate of the Ladoga Skerries was the proposal to create a national park as an alternative to logging. But why did the local people unite against the national park and why did the idea of the park lead to a sharp social-environmental conflict?

Following the ideas of Russian sociologist Oleg Yanitskij this study applies the new term "socio-biotechnical systems", as a result of technical, natural, and social interactions as well as human transformation of nature or socio-ecological metabolism. These systems are conflicting and contradictory, open and changeable, and their study requires the rejection of dichotomies such as "human – nature" and "subject – object". The case study of the Ladoga Skerries National Park (est. in 2017) could be considered a classical socio-biotechnical system that includes various actors. The territory of the Ladoga Skerries is densely populated and has been transformed by human activity for a long time. When the map of the national park was superimposed on the grid of the urban landscape of cities and settlements, developed spaces, natural resources, tourist routes and locations, a clash of interests was inevitable.

The temporary victory of environmentalists, local authorities, and residents over logging companies raised an important question – how to use nature. The economic model of the Ladoga Skerries National Park, created by Russian and Finnish scientists, however, did not work. The transfer of the European practice of ecotourism and the model of the national park turned out to be alien to the local population, which considered this as an infringement of their rights. The roots of the problem were in the concept of a national park, which was relatively new to Russia in the 1990s. What the residents can and cannot do in the planned park remained unclear for them.

Opponents of the park called the national park *a human zoo*, *a national zone* (the word "zone" in Russian is also used as a slang term for a prison), and *reservation* became the most popular term for the protected area. The ties of the local population with nature were traditionally strong, and therefore, many of them were concerned that the borders of the park would block their access to the forest for picking mushrooms and berries and that fishing would become paid or

banned. Rephrasing French philosopher Henry Lefebvre, the local communities considered national park as a kind of perceived space, lived space with daily practices, whereas scientists and planners argued for conceptualized space.

The conflict around the park was also a traditional confrontation between the center and the periphery, between Moscow and the regions. The decision to create a national park was the prerogative of the central authorities, behind which the residents saw the interests of a narrow circle of people. Many believed that the purpose of the park was to provide the residents of Moscow with exclusive access to the nature of the Northern Ladoga area. Indeed, several elite houses were built on the islands in the northern part of Lake Ladoga in the 2010s.

The final design of the park and the careful delimitation of the boundaries smoothed out the social conflict, but this is not the main reason why the protests calmed. The fact is that the park exists only on paper, it has no director, no staff, and no website. The park does not operate as an economic model, does not conduct tours, does not collect fees, and does not keep order in the Ladoga Skerries. This situation suits the residents, for whom, in general, nothing has changed, and the residents are the true owners of this land.

Some entrepreneurs and local residents, taking advantage of the inaction of the park, began organizing tourism on the territory of the Ladoga Skerries during the last years. How this tourist boom will affect the ecosystem of the Ladoga Skerries and how the national park will interact with entrepreneurs. It is obvious that a new major actor – tourists – has appeared in this complex sociobiotechnical system. Will this not lead to a new phase of environmental conflict?

Bibliography:

Efremenko, D.V., Yanitskij, O.N. & Ermolayeva, P.O. 2019. O sotsiobiotekhnicheskikh sistemakh. *Voprosy filosofii* 5, 138–147.

Lefebvre, H. 1991. *The Production of Space*. Oxford: Blackwell Publishing.

Alexander Osipov is a PhD student in the Past, Space and Environment in Society program at the University of Eastern Finland. I also work as a researcher at the Karelian Institute at the same university. Before that, in 2006, I received the Candidate of Sciences in History degree from the Petrozavodsk State University (Russia). My current study focuses at the social-environmental conflicts, ecotourism development and environmental images in the border regions. The dissertation “Green Karelia. National Parks and Ecotourism in the Republic of Karelia from the 1980s to the 2000s” is currently under review. The results of my research were reflected in some peer-reviewed articles in Russian, English and Finnish (see <https://orcid.org/0000-0002-6237-4425>). In addition to environmental history, I’m interested in the history of Soviet-Finnish relations and the Russian Civil War. I’m also a co-author of a monograph on the Civil War in Northern Russia.

Passer les bornes conservacionnistes, RDCongo, vers 1925 à nos jours.

Axe 2 : Questionner les limites spatiales et chronologiques

À partir des années 1920, les colonisateurs belges délimitent avec l'implantation de parcs nationaux dans l'est du Congo de nouvelles frontières conservacionnistes, solidifiant des tracés plus poreux établis depuis le début du 19^e siècle, notamment avec les réserves de chasse. Ces dispositifs s'inscrivent dans une politique générale de zonage, que reflètent les aplats de couleur des cartes coloniales marquant des zones dédiées à l'emprise (minière, agricole, urbaine) et à la déprise (réserves et parcs). Ils sont reconduits et développés après la décolonisation, en particulier sous le régime mobutiste.

Cette contribution entend dans un premier temps montrer l'ampleur des reconfigurations des géographies historiques humaines et animales opérée par ces délimitations, qui se surimposent pour partie aux tracés frontaliers coloniaux : reconfigurations des modes d'accès au foncier, sédentarisation et exclusion des parcs des populations humaines, confinement des animaux, y compris migrateurs, au sein des réserves. Il s'agira dans un second temps d'examiner la porosité des frontières conservacionnistes. Celle-ci est involontaire, comme l'indiquent les travaux sur les résistances du quotidien qui témoignent de l'érosion des dispositifs disciplinaires et de la poursuite d'activités interdites au sein des réserves, de même que des éclairages d'histoire environnementale et animale sur la difficulté à diriger et contenir les mouvements animaux. Mais la porosité des frontières conservacionnistes fait aussi partie intégrante du dispositif de gestion (post)colonial, bien que cet aspect soit demeuré marginal dans l'historiographie, qui s'est peu attachée à l'histoire de la part environnementale et animale des politiques de conservation. Il s'agira ici d'examiner en particulier l'intensité des circulations et activités humaines au sein des parcs, en examinant les dispositifs de gestion scientifiques, touristiques, disciplinaires, ou d'ingénierie écologique déployés au cœur des réserves intégrales, donc de lire l'emprise par-delà les bornes délimitant les espaces les plus protégés.

Cette contribution argumentera enfin que le passage épistémologique des bornes conservacionnistes, à la suite des animaux et des humains qui les traversent avec le soutien du, ou en opposition au, cadre normatif, permet de penser la zonation (post)coloniale au-delà des mises en catégories naturalistes séparant zones réservées et d'exploitation. Les approches régionales doivent permettre de ne pas reconduire dans les narrations historiques cette césure qui détermine largement nos thématiques de recherche ainsi que l'abord des zones coloniales en tant qu'espaces exclusifs. Cette contribution visera donc autant à mettre en évidence la force et les incidences des dispositifs disciplinaires conservacionnistes qu'à reconnecter les réseaux d'acteurs et les flux qui les traversent. Les reconfigurations foncières seront examinées inséparablement au-dedans des parcs, et au-dehors, dans les plantations et exploitations au service d'une économie de l'export. Les destructions des animaux dans les plantations seront analysées en lien avec le développement de formes invasives de gestion ordonnées dans les réserves. Le déploiement d'espaces réservés sera abordé comme pendant de – et condition pour – l'exploitation hors des parcs. Ce travail de décroisement des catégories idéelles du conservacionnisme doit permettre de mieux comprendre l'articulation complexe des réserves et des zones d'exploitation au sein d'un même dispositif biopolitique (post)colonial de domestication socio-environnementale.

Violette.Pouillard@cirs.fr

Violette Pouillard est chargée de recherche au CNRS (LARHRA), membre associée du CRH, professeure invitée à l'Université de Gand et chargée de cours à l'Université libre de Bruxelles. Ses recherches portent sur l'histoire des politiques (post)coloniales de protection et de gestion de la faune, dans une perspective d'histoire socio-environnementale incluant les acteurs humains et non-humains.

Bibliographie :

Histoire des zoos par les animaux. Impérialisme, contrôle, conservation, Seyssel, Champ Vallon, 2019.